

A historical black and white photograph of Trieste, Italy, showing the Canal Grande. The canal is filled with numerous sailing ships and boats. On the left, there are multi-story buildings with many windows. A large crowd of people is walking along the promenade on the left side of the canal. The sky is hazy.

ROBERTO BAZLEN TRIESTE

ALLIA

Trieste

ROBERTO BAZLEN

Trieste

Illustré de dessins inédits de

VITTORIO BOLAFFIO



Traduit de l'italien par

MONIQUE BACCELLI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2015

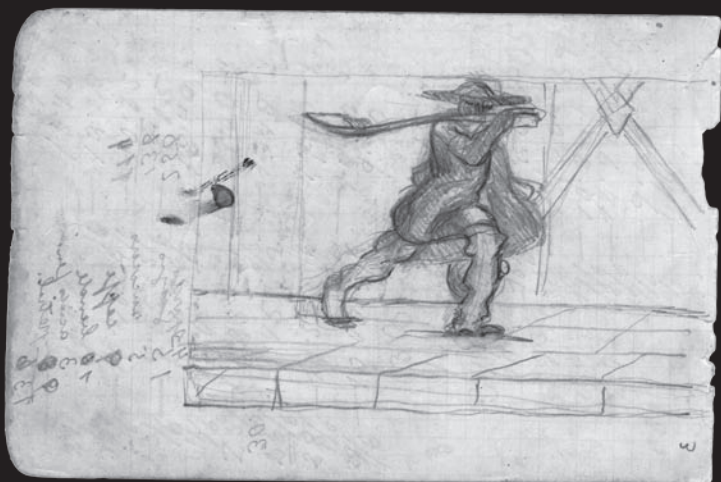
TITRE ORIGINAL

Intervista su Trieste

Note senza testo © 1970 by Adelphi edizioni s.p.a., Milan.
Photographie de couverture: le Grand Canal à Trieste en 1915.
© Gianfranco Sanguinetti pour les dessins de Vittorio Bolaffio.
© Éditions Allia, Paris, 2000, 2015.

DONC... mais rappelle-toi que je ne vis plus à Trieste depuis 1934, que je n'y ai pas remis les pieds depuis 1937, et que je ne peux te raconter que de très vieilles histoires : je suis né en 1902, seize ans d'Autriche, ensuite la libération, et après, jusqu'en 1934, seize autres années d'Italie – plus tard ils m'ont libéré une seconde fois, mais cela n'a plus rien à voir avec Trieste – on verra combien de fois ça m'arrivera encore.

L'Empire austro-hongrois des dernières années de la première avant-guerre... un monde soumis à des critères très différents des nôtres, de ceux de maintenant – il y avait les luttes nationales, c'est vrai, mais d'autres aussi, qui prenaient également des proportions qui aujourd'hui nous paraissent inimaginables – à Trieste on se tapait dessus de temps en temps, on ne badinait pas à l'époque, et s'il y avait toujours quelques têtes brisées, quelques jambes cassées, et différentes excoriations, on estimait que tout était guérissable en huit jours, comme on pouvait le lire dans le *Piccolo* ; en fait, à Trieste, la bora faisait des dégâts beaucoup plus graves que ceux qui résultaient de



la fureur civile : l'un des rares cas de l'histoire où les éléments s'avéraient plus destructeurs que l'homme.

François-Joseph, ils l'appelaient "l'Empereur des gibets" et on vivait sous le "joug" et on passait des heures de "sombre servage"... pourtant, si je ne me trompe, en près de soixante-dix ans de règne, François-Joseph n'a fait pendre que trente-six personnes (je me trompe peut-être, mais je ne pense pas), dont la moitié environ en 1848, lorsqu'il devint empereur, et uniquement pour solder des comptes ouverts par d'autres – en près de soixante-dix ans cela ne fait donc qu'une vingtaine environ, dont le fameux Oberdan, qu'il a bel et bien fait tuer, mais parce que lui avait voulu l'assassiner.

L'Autriche, un pays riche, doté d'un mécanisme bureaucratique boursoufflé et circonstancié, qui pouvait naturellement sembler ridicule et pédant... mais il fonctionnait de façon parfaite, grâce à des employés lents, précis, consciencieux, généralement incorruptibles, nourrissant un respect religieux pour les lois de l'État – ne fût-ce que parce qu'ils étaient bien payés, et n'avaient pas besoin de pourboires, aumônes et pots-de-vin pour arriver à la fin du mois – avec le salaire de l'État

on pouvait vivre assez bien pour les besoins de l'époque, et plus que bien pour les besoins d'aujourd'hui – pense par exemple qu'un de mes vieux amis triestins, la première personne vraiment cultivée que j'aie rencontrée dans ma vie, était employé des Postes – il voulait vivre en paix, il n'avait aucune ambition de carrière, et en passant toutes ses années de service derrière un guichet, jusqu'au jour où il prit sa retraite, il put, avec ses seuls appointements, s'aménager un appartement décent de quatre pièces, une belle bibliothèque de plusieurs milliers de volumes, des livres d'art, pour la plupart reliés, s'acheter un violon et un piano à queue, se marier, faire faire des études à son fils, aller tous les soirs boire un verre de vin au café, aller au théâtre et faire chaque année un voyage d'un mois pendant les vacances – de nos jours ça peut paraître bizarre qu'une personne vraiment cultivée se soit contentée de mener cette vie de rond-de-cuir, en particulier à une époque où tout le monde avait devant soi toutes les “portes ouvertes”, mais être employé en Autriche était une chose possible, pour des gens qui n'avaient pas envie d'affronter la “lutte pour la vie” et qui voulaient penser à autre chose ; c'était une solution idéale – une vie de travail lent et tranquille,



sans grandes responsabilités, qui assurait tous les besoins de l'existence, et pas seulement les besoins matériels – et ce n'était pas une vie stérile : outre le fait d'avoir pour collègue le peintre Fittke, qui fut un artiste délicat et non négligeable, même à une échelle non provinciale, devant son guichet, à Trieste, le monde entier défilait, et rien qu'à observer la façon dont les officiers de marine anglais, danois et japonais signaient leurs reçus, il en apprit beaucoup plus sur le monde que bien des gens qui l'ont consciencieusement parcouru d'un

bout à l'autre – et puis il y avait le temps libre, et Fittke, un impressionniste timide et discret de l'époque où l'impressionnisme était encore vivace, a peint, et même beaucoup, pendant les heures où il n'allait pas au bureau.

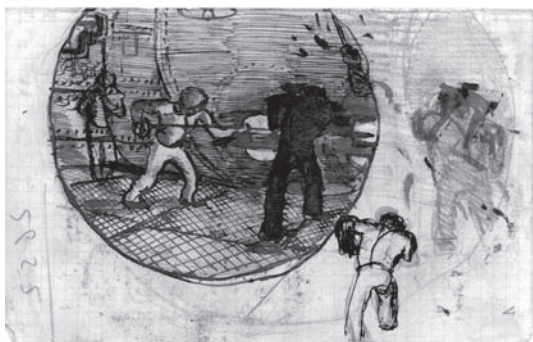
Le monde, ou du moins cette partie du monde que l'on considérait habituellement comme le monde, était riche : l'Autriche était un État riche. Trieste l'une des villes les plus riches de cet État riche de ce monde riche – ce n'est qu'après la Première Guerre que j'ai entendu parler pour la première fois de chômage, avant, ceux qui ne prenaient pas l'initiative (et il n'en fallait pas beaucoup) de se mettre à travailler pour leur propre compte, s'ils cherchaient un emploi, ils le trouvaient le jour même, et n'avaient que l'embarras du choix – ils gagnaient facilement ce qu'il leur fallait pour s'en sortir, et même pour pouvoir porter ce qui leur restait à la fin du mois à la Caisse d'Épargne de Trieste, laquelle Caisse d'Épargne était ouverte même le dimanche : sauf que le dimanche on pouvait uniquement verser mais pas retirer, probablement pour éviter que dans les moments d'enthousiasme des cuites qui duraient du samedi soir au lundi matin les gens ne vident tout (bien qu'il ne fût pas facile de tout vider) : des cuites, je ne

te dis que ça, quand tu penses qu'un docker du port qui faisait deux tours gagnait certainement beaucoup, mais beaucoup plus que ce que gagne actuellement le directeur de la succursale d'une banque, et moi, qui ai passé mon enfance dans une maison située à la limite d'un quartier résidentiel et d'un quartier populaire, je me souviens que le samedi je ne pouvais pas m'endormir à cause de tous les soûlards qui passaient (sans compter qu'ils faisaient même boire leur baudet, leur *muss*, et se baladaient dans Trieste avec leur âne saoul) en chantant "no go le ciave del porton no torno a casa"¹, raison pour laquelle la sarabande durait jusqu'au lundi matin, quand la porte était ouverte – un monde presque pantagruélique, où l'on travaillait beaucoup et où l'on mangeait encore plus, où on buvait et on faisait l'amour, et malgré toute la rhétorique nationaliste le problème c'était vive l'Espagne où on boit et où on mange – et on ne se plaignait même pas des impôts, et je te le signale, parce que, par la suite, le problème fiscal est devenu un problème vraiment sérieux (là il faudrait que je te raconte ce que j'ai vu en Istrie libérée,

1. Je n'ai pas les clefs de la porte, je ne peux par rentrer chez moi. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

mais ce n'est pas le moment) – mais à l'époque dont je te parle il y avait, si je ne me trompe, une commission composée de citoyens qui contrôlait les impôts, et dans les rares cas où la déclaration pouvait paraître discutable, on appelait l'intéressé et on se débrouillait pour que tout le monde soit content (c'est-à-dire : content l'intéressé et contents les autres) – de façon générale, l'Autriche était juste et tolérante, parce qu'elle était vieille, parce qu'elle bénéficiait du sédiment d'expériences anciennes, parce qu'elle avait toute la dignité des moribonds cérémonieux ; la constitution reconnaissait les mêmes droits à tous les peuples soumis à l'Autriche, et la bureaucratie,





fidèle à la constitution ne commettait réellement aucune injustice. En outre, il ne faut pas oublier qu'ils avaient l'habileté d'envoyer aux points névralgiques, dans les villes où le problème national était le plus délicat, leurs meilleurs fonctionnaires, des fonctionnaires sélectionnés pour leur tact, lesquels savaient, dans les limites du possible, résoudre les problèmes en irritant le moins possible (à l'époque il pouvait sembler que non, mais avec ce qu'on a vu après...), alors que les sujets étaient facilement irritables, et avaient tout intérêt à ce qu'on les irrite ; en fait, jusqu'à 1918 j'ai fréquenté les écoles allemandes (j'étais, naturellement, irrédentiste, mais je te raconterai ça plus tard) et je peux t'assurer que dans les